

LES ECRIVAINS ET LEURS IMAGES

Je voudrais tout d'abord vous demander de me pardonner de briser le moule habituel de ces conférences. Je ne vous présenterai pas un film sur un de mes auteurs fétiches. Je voudrais vous inviter à un double voyage : un voyage avec sept écrivains que je n'aime pas tous, mais qui tous m'intéressent au moment où, face à la caméra, ils choisissent une stratégie périlleuse, et puis, en filigrane, un voyage dans un autre temps de la télévision.

Dans leur ensemble, les écrivains d'aujourd'hui semblent avoir adopté les bonnes façons télévisuelles de leur temps. Ils se montrent propres et bien coiffés (ou bien décoiffés, ce qui revient au même), savent se placer dans l'œil de la caméra et s'efforcent de répondre (ou de faire semblant) en un temps record aux questions qu'on leur pose. Les plus habiles arrivent avec un programme de slogans commerciaux et de phrases choc destinés à frapper le téléspectateur et à provoquer des ventes massives de leurs ouvrages. L'objectif de chacun étant de dire le maximum de bien de son travail et de soi-même dans un temps record. Ceux-là ne tiennent, en réalité, aucun compte des questions qu'on leur pose et débitent leur programme avec le sourire ou la moue qui correspondent au contenu de leur bouquin. Ils sont devenus légion, ils sont presque la règle et les entretiens se succèdent sans péril et sans aspérité pour le questionneur et pour le questionné. Comme la plupart des journalistes n'écoutent pas les réponses et pensent à la question suivante, tout se passe au mieux. La télévision fait du programme à bon compte et la chaîne du livre engrange ses petits profits. Tout cela est matière d'habitude et d'apprentissage. On joue « le » jeu. Dans ce contexte, les choses à dire ne sont pas difficiles à dire puisqu'elles ne disent plus rien.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Je voudrais m'intéresser à la petite minorité de ceux qui, dans un proche passé, dans un autre temps de la télévision, ne se sont pas conformés exactement à ce rituel. Tous disent des choses qu'on ne dirait pas aujourd'hui. Soit qu'ils aient des relations difficiles avec la télévision et donc avec leur image, soit qu'ils aient des relations complexes avec les questions qu'on leur pose et qu'ils écoutent, soit qu'ils aient des stratégies de communication décalées qui peuvent au choix, passer pour du sabotage pur et simple ou de la suprême et talentueuse ruse. Dans certains cas je ne trancherai pas. Ils flirtent, en effet, avec l'inavouable, l'indiscible, de façon inconsciente ou, au contraire, parfaitement concertée.

En rassemblant mes souvenirs et ceux de Joëlle Olivier que je remercie vivement, en puisant dans les réserves de l'INA, nous avons pu composer un petit florilège que je vais essayer de vous présenter.

Ces extraits couvrent une période qui va de 1958 à 1988. Il est saisissant de voir comment pendant cette période de 30 ans, nous avons « appris » la télévision. La plupart de ce que vous allez voir serait aujourd'hui inconcevable ou purement et simplement coupé au montage. Il apparaît clairement que la télé moderne n'a « plus le temps ». Aussi je vous invite à vous régaler du rythme ancien de ces courts extraits. La longueur permet de dire l'indicible, ce que, précisément, on est venu pour ne pas dire et qui doucement vient au jour.

Je n'ai pas retenu l'Apostrophe de Bukovski que tout le monde a en mémoire, où on le voit vider une bouteille de blanc (ce n'était pas sa première) et se comporter comme un goujat ivre ordinaire. Il est difficile d'y voir une autre stratégie que celle de la bonne vieille cuite dont on connaît le faible intérêt.

Je regrette d'avoir dû renoncer, car ils ne figurent pas encore dans les archives de l'INA, au mémorable passage de mon amie Annie Saumont à La grande librairie, en janvier 2012, qui a contraint François Busnel à se lever pour l'embrasser et froisser le silence, tant elle avait besoin de ne rien dire. Je regrette aussi de ne pouvoir vous montrer le passage du portrait d'Italo Calvino qui est passé en fin d'année 2012 sur France 5, où on le voit lire un papier sur ses genoux sur lequel il a écrit qu'il n'est pas très à l'aise à l'oral... Mais nous avons d'autres jolis moments...

Lorsqu'il n'occupe pas la position du marchand de livres ou de l'attaché de presse, et qu'il ne souhaite pas être dérangé, l'écrivain peut choisir différents refuges.

Je veux vous montrer, pour commencer, la très élégante esquive du talentueux Robert Pinget que j'adore et qui est le plus drôle et le plus chic des auteurs de la bande du « nouveau roman » (qui était sans doute davantage une marque commerciale qu'une esthétique véritable). Pinget refuse de la plus charmante façon les questions qui pourraient l'entraîner vers « l'homme et l'œuvre », ou « comment c'est fait ? » et se réfugie, on pourrait dire se cache, à l'intérieur même de son roman. Nous sommes à « Lectures pour tous » le 27 Août 1958, Pinget répond à Dumayet qui se révèle un modèle d'attention et de patience.

PINGET

J'ai retenu ensuite mon Maître Raymond Queneau qui n'était pas toujours très détendu dans la vie et qui l'était encore bien moins devant la caméra. Il faudra tout le talent de Pierre Kast pour faire bon usage de sa raideur dans son célèbre film « Arithmétique ».

Là, Queneau est à « Lectures pour tous » le 10 mars 1963, pour présenter son recueil « Le chien à la mandoline ». Il est une star depuis la sortie de *Zazie* et le succès de *Si tu t'imagines*. Il est le poète phare de St Germain des Prés, mais, à l'évidence, il a des problèmes avec son image. Il choisit non pas de se réfugier à l'intérieur de ses textes comme Pinget, mais bien de se réfugier dans les questions de Dumayet elles-mêmes, qu'il reprend purement et simplement sans jamais se mouiller (en bon normand sans doute) sans rien dire de cet « Art-Po » qui est le fond de son talent. Il achève de scier sa branche par une lecture parfaitement lugubre d'un joyeux poème. Rassurez-vous, le livre ne s'est pas très bien vendu...

QUENEAU

Louis-René des Forêts, que nous allons voir ensuite, est confronté à un double problème : il doit parler d'un ouvrage dont la clef est le silence et Jean-Benoît Puech qui l'interroge compense son désir et sa nécessité de silence par le bavardage et l'insistance. La télé de la fin des années 80 a déjà horreur du vide... Louis René Des Forêts va lui donner une leçon d'indicible. Prenant le rôle du méchant, dont on sait qu'il est parfaitement contreproductif à l'écran, il fixe clairement les limites à l'intrusion journalistique.

Nous sommes le 21 mars 1988 dans « Les hommes livres » et c'est Benoît Jacquot qui réalise :

LOUIS-RENE DES FORETS

Aragon était le grand communicant que l'on sait, une parole riche et claire, une vaste culture, un sens aigu du spectacle. Vieillissant, en 1979, il décide de répondre aux questions de Jean Ristat (un autre fort en théâtre) et il le fait avec un masque sur le visage. Raoul Sangla réalise.

Au début du long film (6 épisodes) que nous ne verrons pas, Aragon choisit son masque et le met pour commenter ses propres photos. Il organise ensuite une visite guidée de son musée personnel (Matisse, Giacometti, Léger, etc.) et parle longuement d'art. A la fin, le masque devient franchement encombrant mais ne veut pourtant pas tomber. C'est ce moment délicat, cette fin en eau de boudin en quelque sorte, que j'ai choisi de vous faire partager. L'obstination y bataille avec l'âge jusqu'au malaise.

ARAGON

En 1961, déjà star mais encore débutante, Françoise Sagan est plus audible qu'elle ne le sera plus tard, on peut sans peine suivre son discours, mais elle fait preuve d'une présence-absence assez particulière qui n'échappe pas au réalisateur. Elle bricole en parlant, ce qui la soulage sans doute de la présence de la caméra, avec son stylo et un petit nœud fixé à la table qui aurait fait les délices de Lacan. Ceci va peu à peu l'entraîner à porter sur son travail des jugements que l'on peut évaluer aussi bien comme lucides que comme contre-commerciaux... Il est vrai que son succès public l'autorisait à de telles dérogations.

FRANCOISE SAGAN

Les aphasies de Modiano sont célèbres. Il a le plus grand mal à enchaîner deux phrases, on le sait, et quand il en tient une, il la répète volontiers. On sait aussi que cette difficulté à communiquer lui a valu quelques beaux succès avec le public. Il est sûr que lorsqu'on l'entend parler de ses livres, on ne peut qu'aller les acheter si on veut avoir une petite idée de ce qui se trouve dedans !

Mais ce ne sont pas tant ses hésitations qui m'intéressent ici que les réactions paradoxales qu'elles provoquent chez les autres. Dans les deux extraits, Modiano se trouve chez Pivot, pour *Apostrophes*. On va le voir d'abord, en 1985, avec Simone Signoret, communicante en chef, qui se sent obligée de voler à son secours, sur le mode de la familiarité et des souvenirs communs d'abord puis sur le mode du remplacement ensuite, elle prend directement *sa* parole.

Dans le deuxième extrait de 1977, Modiano, plus jeune, se trouve sur le même plateau que Piaget et Jean Daniel. Piaget va tenter de jouer le jeu puis très vite se désintéresse de ce jeune bafouilleur. Avec son voisin Jean-Daniel, en toute absence de délicatesse, ils remplissent les blancs de Modiano en se désintéressant ostensiblement de lui et en bavardant... Prenez garde, la fin est sèche.

MODIANO

Louis-Ferdinand Céline aurait sans doute fait un malheur sur les plateaux de télé. Il a participé, en 1958, à « Voyons un peu », une longue émission dans laquelle il se livre avec un talent de parole assez aigu et exceptionnel, mais dans laquelle, il ne peut résister par deux fois à scier sa propre branche et à casser la baraque du bon André Parinaud qui l'interroge devant la caméra d'Alexandre Tarta. La première fois, il situe crûment son amour de la littérature, la seconde, il explique les vraies raisons pour lesquelles il se trouve là... Une leçon du bon usage suicidaire et violent de la télévision.

CELINE